

Le signe et l'image



CANDIDE – Je reconnais le lieu : c'est l'entrée du cimetière de Bolquère, dans les Pyrénées-Orientales. J'y vais souvent m'y promener, en vacances, l'été.

PROFESSEUR – Est-ce le lieu seulement qui importe ici ? Ne confondez-vous pas, comme bien d'autres, l'image avec son sujet ?

CANDIDE – Faut-il alors parler du moment, le soir, le matin, le mois... ?

PROFESSEUR – Ni du lieu ni du moment. Les choses de la vie sont une chose, si je peux ainsi dire, et celles de l'œuvre, une autre.

CANDIDE – Soyez plus clair, tout cela me dépasse un peu.

PROFESSEUR – Au moins faites plaisir à notre ami le photographe que voici, parlez-lui un peu, non de vous et de ce

qui, à voir cette image, s'agite en vous, mais simplement de ce qu'il a fait.

CANDIDE – C'est-à-dire ?

PROFESSEUR (*au photographe*) – Répondez-lui

PHOTOGRAPHE (*haussant les épaules*) - Parbleu, une photo.

PROFESSEUR – Et vous pouvez évidemment nous en donner les caractéristiques techniques... Je gage que cela vous ferait plaisir.

PHOTOGRAPHE (*fièrement*) – Bien sûr : focale, diaphragme, mesure...

CANDIDE – Charabia pour moi.

PROFESSEUR – Mais vous voyez que nous sommes loin de votre identification première: le cimetière de Bolquère ! (*Rêveur*) Sil ne s'agissait que de cela...

PHOTOGRAPHE – Il ne connaît rien à la technique, ce n'est pas de sa faute.

PROFESSEUR – Pourtant vous seriez content de la lui apprendre, n'est-ce pas ?

PHOTOGRAPHE – Peut-être... (*Dubitatif*) Mais l'œil, est-ce que cela s'apprend ?

PROFESSEUR – J'ai deviné. Je sais de quoi vous êtes le plus fier ici.

PHOTOGRAPHE – Dites...

PROFESSEUR – Ne serait-ce pas de la composition ?

PHOTOGRAPHE (*se rengorgeant*) – En effet.

PROFESSEUR – Et pour vous, c'est l'essentiel de l'image ?

PHOTOGRAPHE – Je ne suis pas loin de le penser.

PROFESSEUR – Et moi je ne suis pas si catégorique que vous.

CANDIDE – Tiens, le vent tourne...

PHOTOGRAPHE – Expliquez-moi.

PROFESSEUR – Si tout à l'heure notre ami Candide avait tort de ne pas voir l'image elle-même, mais cela seul qu'elle désigne dans le monde réel, maintenant c'est vous, il me semble, qui risquez, en faisant passer le fameux « œil » et son résultat, la composition, avant tout, de réduire l'image à un seul jeu de signes formels. Il y avait trop de contenu et de signification tout à l'heure, et maintenant il n'y en a pas assez. Avouez-le, ce qui vous a séduit ici, n'est-ce pas un pur jeu de lignes ?

PHOTOGRAPHE – Oui, mais il y a aussi la lumière, le contrejour, le silhouettage...

PROFESSEUR – Tous procédés de technique, ou d'art, comme vous voudrez.

PHOTOGRAPHE – Et que peut-on faire d'autre ?

PROFESSEUR – Ce que vous pouvez maintenant appeler « art », mon cher ami, n'a pas toujours existé. Il fut un temps où ce que vous avez photographié signifiait autre chose que des seules formes, des lignes, éventuellement des couleurs, ou de la lumière. Ce que vous mettez en avant était subordonné à autre chose, et quelque chose de bien plus important.

PHOTOGRAPHE – Et quoi donc ?

CANDIDE (*dépité*) - Je crois bien qu'on a oublié mon cimetière...

PROFESSEUR – Détrompez-vous, le voici qui revient maintenant, mais pas tel que vous le voyez, ou tout à l'heure avez dit le voir.

CANDIDE – C'est-à-dire ?

PROFESSEUR – Vous avez dit que vous veniez vous y promener.

CANDIDE – Eh bien ?

PROFESSEUR – On y venait naguère, non en touriste comme vous, mais pour s'y recueillir, penser aux morts, éventuellement prier pour eux.

PHOTOGRAPHE – Je n'aime pas les touristes, ils n'ont aucun sens plastique, il suffit de voir quelles cartes postales ils achètent.

PROFESSEUR – Mais si vous-même, en tant qu'artiste, n'étiez qu'un touriste formaliste, un flâneur de musée, un metteur en scène de tombeaux vides, un scénographe de cénotaphes ?

CANDIDE – Enfin, cela devient intéressant. Des insultes d'abord, et quoi ensuite ? Attendons.

PHOTOGRAPHE – Et qu'est-ce donc qui me manque, d'après vous ?

PROFESSEUR – Je veux dire que ces croyances si importantes, chevillées autrefois au cœur des hommes, incarnées dans certaines parties de votre photo ne vous intéressent plus. Votre image, au moins telle que vous nous la présentez, est bien d'une certaine façon un sujet, mais moins sa signification.

PHOTOGRAPHE – Et de quelle nature était-elle ?

PROFESSEUR – Religieuse, évidemment. Tenez, montrez-nous la croix dans votre photo.

PHOTOGRAPHE – Vous n’avez qu’à dire. La voici. (*À part*) Heureusement que je sais faire les recadrages !

PROFESSEUR – Et que signifiait-elle, avant – je veux dire, avant que vous n’en fassiez un élément de composition ?

CANDIDE (*trionphal*) – Moi, je sais !

PHOTOGRAPHE – Mais moi aussi, bien sûr! Tout le monde le sait, ce n’est pas là le plus important...

PROFESSEUR – D’abord tout le monde ne le sait pas, et ensuite ce fut longtemps le plus important. [Voyez sur tout ce qui précède : [Le problème de l’art autonome](#)]

CANDIDE – Expliquez-nous.

PROFESSEUR – Ce symbole, qui est un signe pur ou nu, ne vaut que pour les Occidentaux, et ne parle qu’aux chrétiens. Pour un juif ou un musulman il est muet. Mais pour un chrétien il résume sa foi, et rien n’est plus important que lui. Le langage de la croix, dit Saint Paul, détruit la sagesse des hommes. (*Un temps*) Je vous dis cela pour votre instruction, prenez-le comme vous voudrez, car en confiance je vous précise que je ne partage pas cette idée : comme si un objet pouvait parler (le discours de la croix), ou même une prédication sur un objet (le discours sur la croix) remplacer un enseignement ! (*Pour lui-même*) Et si la croix n’était que l’échec d’un discours ?

CANDIDE – Vous préféreriez peut-être voir celui qui l’a tenu ?

PROFESSEUR – Quel bon catholique! Pourquoi vouloir le voir? Ne vous suffit-il pas de l’écouter ? – Mais allez-y, à vous, mon cher photographe. Montrez-nous le crucifié.

PHOTOGRAPHE – Vous n’avez qu’à dire.

CANDIDE – Cela fait moins nu...

PROFESSEUR – Mais c’est peut-être aussi moins pur. À supposer (je dis bien à supposer) que la croix nous sauve, vaut-il mieux le dire ou le signifier simplement, par la seule représentation du poteau de supplice, qui évoquera ce dernier par synecdoque ou métonymie (ce ne sont pas des maladies, mais des figures de style) ; ou bien faut-il en outre figurer le supplicié sur son poteau ?

CANDIDE – On peut mieux imaginer si on le voit.

PROFESSEUR – Ou le contraire. Les protestants par exemple, qui sont iconoclastes (ce n’est pas une insulte), ne montrent que la croix, sans l’« acrobate » dessus. Ils préfèrent le signe à l’image.

CANDIDE – Font-ils même le signe de la croix ?



PROFESSEUR – Non, car il y a trop de magie pour eux là-dedans. Rien ne compte que ce qu'on sent yeux fermés au fond de soi ou au fond du cœur, à l'écoute et à la remémoration d'une parole.

CANDIDE – Mais pourquoi tant de haine pour l'image ?

PROFESSEUR – Parce que l'idolâtrie guette toujours. Surtout quand il s'agit comme ici d'une statue, tridimensionnelle, autour de laquelle on peut aller et venir, qu'on peut toucher. Les orthodoxes mêmes refusent les statues, et leur exposition constante à tous, profanant le sacré, comme ici. Ils s'en tiennent aux images peintes: l'icône, qui est admise, mais d'un usage et d'une facture très restrictifs, est purement frontale, bidimensionnelle. L'interdiction des images dans la Bible vise les images taillées, c'est-à-dire les statues en volume. [Voyez ici : [Iconoclasme](#)] – Il est vrai qu'on ne voit pas bien le crucifix ici comme un volume, car la perspective est écrasée.

PHOTOGRAPHE – C'est dû au téléobjectif, à sa faible profondeur de champ. (*Bougon*) Au moins, moi, je sais des choses...

PROFESSEUR – Mais ne vous vexez pas. Votre photo est un admirable résumé des deux postures religieuses (et sûrement pas que religieuses) possibles dans la figuration de la transcendance : ou bien le signe, nu et dépouillé, abstrait, ou bien l'image détaillée, réaliste, qui fait gagner en proximité, mais perdre en majesté. Dans le signe on a le *quoi*, et dans l'image les entours du *quoi*: le *comment*, le *pourquoi*, les circonstances. (*Un temps*) Quand vous lisez le journal sportif, lisez-vous le titre, le résultat du match, ou le compte rendu détaillé qui suit ?

CANDIDE – Les deux.

PROFESSEUR – Mais qu'est-ce qui est le plus important, le résultat, ou la manière de l'obtenir ?

CANDIDE – Pourtant on peut perdre ou gagner contre le cours du jeu, et le commentaire le fait voir.

PROFESSEUR – Précisément vous avez tout dit : figurer effectivement le crucifié, et avec de plus en plus de réalisme, peut ouvrir la voix au doute, et agir contre le symbole même, le pur signe qu'est la croix seule. À trop se rapprocher de nous l'image peut détruire le sens du signe nu. Combien de Christs sanguinolents, sous prétexte de favoriser l'imagination, ont-ils fait perdre la foi à beaucoup !

PHOTOGRAPHE – Et l'artiste dans tout ça ?

PROFESSEUR – Ou bien il sait encore le sens ancien de ce qu'il figure, ou bien il ne le sait pas. Mais ses recherches mêmes, formelles, inlassables, et ses trouvailles quasi inépuisables, font souvent pencher plutôt pour la seconde hypothèse. D'ailleurs, son irrévérence même définit l'art, qui n'est respectueux d'aucune signification imposée : il ne s'accorde pas à la présence irrécusable des dieux. Tout ici est traité avec une parfaite équanimité, pour ne pas dire avec un parfait oubli des significations. La grille ici est aussi importante que la croix et le crucifix. Ailleurs ce sera un poteau et des fils électriques, voisinant avec une

croix. *Ars finis deorum : l'art est la fin des dieux...* Plus de hiérarchisations : « les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité... », comme dit Baudelaire. Juxtapositions, parataxes généralisées : marché aux puces de l'art.... Décontextualisations et définaisements...

CANDIDE – Pitié pour nos ignorances !

PHOTOGRAPHE – Ce que je fais, c'est donc une destruction ?

PROFESSEUR – C'est un immense rebrassage des signes et des images d'autrefois, ou tantôt se retrouvent des choses anciennes, et tantôt surgit de l'inouï. Allons, cher photographe, au travail. Recadrez, recomposez-nous l'ancien monde, à votre nouvelle façon. Mais n'oubliez jamais cette essentielle faculté, aujourd'hui délaissée...

PHOTOGRAPHE – Laquelle ?

PROFESSEUR – La mémoire.

PHOTOGRAPHE – Je peux donc ?

PROFESSEUR – Oui, aidez-nous à déchiffrer les cases, les parts de notre être, montrez-nous les grilles de nos souvenirs.

Superbolquère, 5 juillet 2003

© Michel Théron – 2011

